

L'ASSOCIATION

JOURNAL D'ECONOMIE SOCIALE

ORGANE OFFICIEL DE L'ASSOCIATION CATHOLIQUE DE SECOURS MUTUEL

ASSOCIÉ DEMANDÉ

Nous demandons comme ASSOCIÉ un bon TYPOGRAPHE, bien recommandé, et surtout sobre, qui voudrait se faire un avenir assuré. Un capital en argent n'est pas strictement requis; nous pourrions accepter un homme de cœur étant en position et ayant la volonté de payer son apport social par des sacrifices de temps et de travail.

Cet associé aurait la conduite du département des presses, et de l'atelier typographique.

P. MASSON, Imprimeur

59 Rue St-Joseph

Québec.

Le 13 avril, un chrétien d'élite, un grand cœur et un savant, M. le docteur D'ESPINEY, — le bon docteur, disaient les pauvres, — est retourné à Dieu,

Il fut l'évangéliste de Don Bosco, et c'est au filial développement de sa plume que l'on est redevable de ce livre admirable que nous annonçons dans les colonnes de ce journal.

Le 5 juin prochain, en l'église de la Congrégation, à St-Roch de Québec, sera chantée une grande messe solennelle en l'honneur de Notre-Dame Auxiliatrice.

L'office commencera à sept heures. Les Coopérateurs Sulpiciens de Québec.

Mais pour cela, de préférence aux panegyriques dans lesquels plusieurs princes de la parole sacrée ont relevé la philosophie chrétienne de la vie et des œuvres de Don Bosco, nous emprunterons ce que nous voulons dire, principalement aux modestes écrits de ses fils spirituels. Ce sont-là les pages qu'on ne se lasse pas, en famille, de lire et de relire, parce que le Père y revit non pas tel qu'il était en certaines circonstances extraordinaires de sa vie, mais pris sur nature, en tous les jours, dans la simplicité de la vie quotidienne, dans l'intimité du foyer domestique. Ce sont aussi les pages qui émeuvent, font naître les regrets, éveillent le désir de mieux faire et de devenir plus semblables à cet idéal, à ce modèle que nous avons connu et aimé.

PREPARATION AU SACERDOCE.

Naissance à la nature et à la grâce. — Orphelin.

Le Seigneur bénit l'union de Francesco Bosco et de Marguerite Occhiena et la réjouit par la naissance de deux fils.

Le second, dont nous avons seul à nous entretenir ici, né le 16 août 1815, au lendemain de l'Assomption de la Vierge Marie, fut appelé Jean-Baptiste.

"Je n'avais pas encore deux ans, disait dans la suite Don Bosco, quand je perdis mon père, et je ne me souviens plus de son visage. Je ne sais guère ce que l'on fit de moi dans ces tristes jours, mais je ne puis oublier, et c'est le premier acte de ma vie dont je garde la mémoire, je ne puis oublier les paroles de ma mère: Jean tu n'as plus de père!

"Tout le monde quittait la chambre du défunt moi je voulais rester absolument.

— Viens, Jean, me disait douloureusement ma bonne mère.

— Je ne veux pas m'en aller sans papa.

— Pauvre enfant, tu n'as plus de père!

"A ces paroles, maman fondit en larmes; elle me prit par la main et m'entraîna doucement.

"Moi je pleurais parce qu'elle pleurait,

cœur tendre, une mémoire excellente, une facilité prodigieuse à s'approprier les arts et les métiers qu'il voyait exercer autour de lui.

Il se faisait, au besoin, cordonnier, tailleur, menuisier, forgeron en miniature.

Ce savoir-faire devait être, un jour, admirablement utilisé au profit de ses œuvres de charité.

Jean parlait peu et observait beaucoup. Il savait écouter et se taire; il cherchait à deviner la pensée de l'interlocuteur et montrait de bonne heure, dans toutes ses actions, une sagesse vraiment étonnante.

La Vocation.

Marguerite suivait d'un œil attentif le développement de cette belle âme et suppliait le Seigneur de l'éclairer sur sa vocation.

Une circonstance assez extraordinaire vint confirmer ses prévisions maternelles.

Un songe avait occupé Jean une nuit entière, et le matin il l'avait raconté à la famille réunie:

"Il s'était trouvé au milieu d'une troupe d'enfants. Chose étrange! ces enfants avaient tout d'abord la figure d'animaux sauvages, mais, peu à peu, ils s'étaient transformés en un troupeau de moutons, et une voix mystérieuse lui avait commandé de les mener au pâturage."

Un éclat de rire accueillit cette communication.

D'une voix sèche, quelqu'un s'écria: — Tu seras chef de brigands, sans doute! — "Non, dit Joseph, son frère, tu seras berger." La grand-mère observa qu'il ne fallait pas rire des songes.

Marguerite dit, à son tour: "Qui sait si tu ne seras pas prêtre, un jour?,"

Le cœur de la mère avait compris la pensée céleste et sa parole venait de formuler l'appel divin.

Prémices d'apostolat.

Jean exerçait sur des camarades un attrait qui était un autre présage de ses

Il fallait voir, alors, l'air d'autorité que prenait le prédicateur de douze ans! Il imposait le respect même aux vieillards:

"Partez, partez, si cela vous plaît, criaient-il aux plus impatients, mais vous ne reviendrez pas, je vous le défends!"

Pour arrêter les fuyards et pour obtenir l'attention, cette menace suffisait.

Le prédicateur entrait alors en matière et redisait de son mieux l'explication de l'Evangile entendue le matin à la messe. Il y ajoutait quelque bel exemple, et, plus d'une fois il s'éleva, dans l'auditoire entraîné, cette exclamation:

"Comme cet enfant parle bien!"

La prédication finissait par une courte prière, et les jeux commençaient, variés, multipliés et intéressants; puis, chacun s'en allait, heureux.

La vivacité et la dextérité qui devaient plus tard charmer les enfants, ravissaient alors la foule.

Marguerite observait tout et laissait faire; mais comme son fils aurait pu trouver dans ses succès de prédicateur et d'amuseur un écueil à son humilité, elle savait, par une certaine indifférence, le ramener au sentiment vrai des choses.

Elle ne s'en préoccupait ni de son adresse, ni de son éloquence, et ne le vantait jamais, du moins en sa présence. Elle priait le Seigneur de veiller sur son enfant et de bénir les prémices d'un apostolat qui devait, un jour, étonner le monde.

Première Communion.

Nous voilà à l'année 1826; Jean avait alors onze ans.

Le curé de la paroisse ne le connaissait guère; car l'enfant, pour aller au catéchisme et à la messe, devait parcourir dix kilomètres, allè et retour. L'office ou le catéchisme terminé, il avait hâte de revenir à la maison.

Sa mère mettait à l'instruire un zèle extraordinaire.

L'âge fixé ordinairement alors, pour la première communion, était l'âge de douze ans.

Quel eu.

Le second, dont nous avons suivi le développement, le ramener au sentiment vrai des choses.

Il s'était trouvé au milieu d'une troupe d'enfants. Chose étrange ! ces enfants avaient tout d'abord la figure d'animaux sauvages, mais, peu à peu, ils s'étaient transformés en un troupeau de moutons, et une voix mystérieuse lui avait commandé de les mener au pâturage."

Un éclat de rire accueillit cette communication.

D'une voix sèche, quelqu'un s'écria : — Tu seras chef de brigands, sans doute ! — " Non, dit Joseph, son frère, tu seras berger." La grand'mère observa qu'il ne fallait pas rire des songes.

Marguerite dit, à son tour : " Qui sait si tu ne seras pas prêtre, un jour ? ,,

Le cœur de la mère avait compris la pensée céleste et sa parole venait de formuler l'appel divin.

Prémices d'apostolat.

Jean exerçait sur des camarades un attrait qui était un autre présage de ses destinées providentielles.

Les enfants allaient à lui comme les paillettes de fer à l'aimant. Il les fascinait par ses beaux récits. Les exemples recueillis au sermon et les catéchismes écoutés attentivement lui fournissaient une matière inépuisable.

On se disputait, dans la saison d'hiver, sa présence aux veillées, et quand on était sûr de le posséder, on venait en foule et de loin.

Les enfants étaient au premier rang, derrière eux, on voyait des gens de tout âge et de toute condition. On restait des heures à l'écouter, et les heures passaient vite pour ceux qui avaient le bonheur de l'entendre.

A la belle saison, et spécialement les jours de fêtes, les réunions étaient nombreuses. Pour arriver à son but, Jean recourait à mille industries.

Fort observateur, intelligent et inventeur, il avait appris une foule de tours et de jeux intéressants.

Quand le rassemblement devenait considérable et que la curiosité se trouvait suffisamment excitée, Jean montait sur une chaise et commençait par inviter l'assistance à réciter le chapelet, puis à chanter un cantique.

Ces préliminaires posés : " Maintenant, disait-il, écoutez l'instruction que nous a faite ce matin le chapelain de Murialdo."

Ces débuts, parfois, n'étaient pas goûtés également par tout l'auditoire. Quelques récalcitrants faisaient la grimace ; d'autres murmuraient qu'on n'était pas venu pour des sermons ; plusieurs se disposaient à s'en aller avec l'intention de reparaitre au moment des jeux.

par une certaine indifférence, le ramener au sentiment vrai des choses.

Elle ne s'émerveillait ni de son adresse, ni de son éloquence, et ne le vantait jamais, du moins en sa présence. Elle priait le Seigneur de veiller sur son enfant et de bénir les prémices d'un apostolat qui devait, un jour, étonner le monde.

Première Communion.

Nous voilà à l'année 1826 ; Jean avait alors onze ans.

Le curé de la paroisse ne le connaissait guère ; car l'enfant, pour aller au catéchisme et à la messe, devait parcourir dix kilomètres, aller et retour. L'office ou le catéchisme terminé, il avait hâte de revenir à la maison.

Sa mère mettait à l'instruire un zèle extraordinaire.

L'âge fixé ordinairement alors, pour la première communion, était l'âge de douze ans.

Marguerite désirait vivement devancer le terme ordinaire ; en conséquence, elle prit tous les moyens possibles afin de hâter ce beau jour.

Pendant le carême, et malgré l'éloignement de l'église, elle l'envoya chaque jour au catéchisme paroissial.

Jean fut examiné et admis avec éloges.

Enfin, le jour de la première communion fut fixé ; Marguerite redoubla de vigilance et de soins. Elle mit son fils en garde contre la dissipation, si fréquente au milieu d'enfants nombreux et légers. Elle le conduisit elle-même jusqu'à trois fois à confesse, et n'oublia aucune de ces attentions maternelles et chrétiennes, qui ouvrent le cœur de l'enfant à toutes les bénédictions du Ciel.

" Purifie ton âme, lui disait-elle avec une douce instance ; que rien de souillé ne reste sur ton cœur, puisque Dieu lui-même veut se donner à toi."

La veille du grand jour, l'enfant ne sortit point de la maison : il y demeura avec sa mère. La prière, les pieuses lectures, les bons et tendres conseils, achevèrent, avec la grâce de Dieu, l'œuvre si bien commencée.

Le matin du beau jour, Jean ne s'entre tint de son bonheur qu'avec sa mère.

Il va sans dire que Marguerite l'accompagna non seulement à l'église, mais à la table divine ; elle fit avec lui la préparation à la sainte communion et l'action de grâces.

Ce jour béni fut consacré tout entier au Seigneur : la prière de reconnaissance et d'amour le remplît délicieusement.

Marguerite aimait à revenir sur les impressions ineffaçables de la première communion.

" Je n'avais pas encore deux ans, disait dans la suite Don Bosco, quand je perdis mon père, et je ne me souviens plus de son visage. Je ne sais guère ce que l'on fit de moi dans ces tristes jours, mais je ne puis oublier, et c'est le premier acte de ma vie dont je garde la mémoire, je ne puis oublier les paroles de ma mère : Jean tu n'as plus de père !

" Tout le monde quittait la chambre du défunt moi je voulais rester absolument.

— Viens, Jean, me disait douloureusement ma bonne mère.

— Je ne veux pas m'en aller sans papa.

— Pauvre enfant, tu n'as plus de père !

" A ces paroles, maman fondit en larmes ; elle me prit par la main et m'entraîna doucement.

" Moi je pleurais parce qu'elle pleurait, car je ne comprenais pas, à deux ans, le malheur d'avoir perdu mon père. Non, non, ces paroles ne sortiront pas de mon cœur : " Jean, tu n'as plus de père ! " Dieu déposait ainsi en germe dans le cœur du petit orphelin l'indicible compassion que Jean, devenu Don Bosco, portait aux pauvres orphelins dont il devint le plus tendre des pères, qu'il adopta pour ses enfants.

Marguerite connaissait la puissance de l'éducation chrétienne, elle savait que la loi du Seigneur, enseignée, chaque soir, par le catéchisme, rappelée sans cesse pendant le jour, a le privilège de développer en même temps l'intelligence et le cœur de l'enfant, de lui inculquer une à une les vertus de son âge et spécialement la plus belle dans un enfant : l'obéissance.

Armée d'une patience infatigable, elle répétait les demandes et les réponses du petit livre autant de fois qu'il était nécessaire pour les graver dans la mémoire de l'enfant.

De bonne heure elle forma ses lèvres innocentes aux premiers bêgalements de la prière. Elle faisait mettre à genoux son petit monde, et, tous ensemble, ils récitaient la prière du matin et du soir, en y joignant une partie du Rosaire.

Première Confession.

Assitôt venu l'âge du discernement, elle voulut le préparer à la première confession, et pour mieux atteindre le but, elle le conduisit elle-même à l'église, le recommanda vivement au confesseur et fit avec l'enfant l'action de grâces.

Jean-Baptiste avait l'âme ardente, un

Le 13 avril, un chrétien d'élite, un grand cœur et un savant, M. le docteur D'ESPINEY, — *le bon docteur*, disaient les pauvres, — est retourné à Dieu,

Il fut l'évangéliste de Don Bosco, et c'est au "lial dévouement de sa plume que l'on est redevable de ce livre admirable que nous annonçons dans les colonnes de ce journal."

Le 5 juin prochain, en l'église de la Congrégation, à St-Roch de Québec, sera chantée une grande messe solennelle en l'honneur de Notre-Dame Auxiliatrice.

L'office commencera à sept heures. Les *Coopérateurs Sulésiens* de Québec, répondant à l'appel de M. DeBeaumont, font les frais de cette solennité. Il y aura communion générale.

UN PRÊTRE

Selon le Cœur de Marie Auxiliatrice.

Le docteur D'Espiney a été bien inspiré lorsque, écrivant la vie de Don Bosco, il a placé en tête de son beau livre, en exergue, ces simples mots : *Loués soit Notre-Dame Auxiliatrice ?*

Don Bosco, en effet, s'est rendu familière à tel point la dévotion à la Sainte Vierge, sous ce vocable ; cette dévotion devint si intimement l'âme de sa piété, sa spécialité surnaturelle, qu'on a pu appeler la *Vierge Auxiliatrice la Madone de Don Bosco*. Tant il est vrai que cet homme de Dieu et ses œuvres semblent être un hymne nouveau, écrit par le Divin Esprit, à Marie invoquée sous ce titre si illustre dans l'histoire de l'Eglise et dans les fastes des nations européennes : *Maria Auxilium Christianorum*.

Aussi, aujourd'hui qu'une coïncidence toute providentielle unit, dans un même jour de fête, la solennité de Marie Auxiliatrice et le cinquantième anniversaire du sacerdoce de son sélé serviteur Don Bosco, il nous a semblé ne pouvoir rien faire de plus agréable à la Madone de Don Bosco et à nos chers Coopérateurs, que de rappeler à grands traits la vie sacerdotale de Don Bosco, tant il est manifeste que le mérite de notre vénéré Père et Fondateur fut d'être un *prêtre selon le Cœur de Marie Auxiliatrice*.

— Oh ! mon fils, se plaisait-elle à redire, quel bonheur ! Et ce bonheur, tu peux le renouveler sans cesse ; communie, communie souvent, mais toujours avec un cœur pur.

— Sois obéissant, va au catéchisme, au sermon, et, pour l'amour du Seigneur, fuis les mauvaises compagnies ; évite, comme la peste les mauvais discours.

— Puisque Jésus a pris possession de ton cœur, tu seras à lui, n'est-il point vrai, jusqu'à la fin de ta vie ?

Jean promit à sa mère d'être fidèle à son Dieu ; pendant toute sa vie, Jean Bosco n'a point failli à sa promesse.

Études et épreuves.

Marguerite connaissait l'inclination de son fils vers l'état ecclésiastique. Elle avait hâte de le voir commencer les études nécessaires.

Divers obstacles s'opposaient à son désir, mais, au moment le plus inattendu, la Providence fit naître une circonstance favorable aux desseins de la mère et du fils.

Cette année-là même, une mission était ouverte solennellement au pays de Buttigliera.

Jean ne manqua pas l'occasion d'aller entendre les prédicateurs dont la renommée attirait un grand concours de peuple.

L'instruction terminée, l'enfant revenait au logis en compagnie des gens du hameau et des environs.

Un soir d'avril, la petite troupe comptait dans ses rangs un compagnon de plus : c'était Don Calosso, desservant de Murialdo, prêtre vénérable, courbé par l'âge, et qui, malgré le poids des années, faisait à pied un long chemin pour suivre, lui aussi, la mission.

Un enfant de petite taille, les cheveux épais et frisés, la tête nue, au maintien ferme et modeste, cheminant en silence, attira vite son attention.

Le bon prêtre ne pouvait en détacher les yeux ; il l'appela et le dialogue suivant s'engagea :

— D'où es-tu, mon enfant ?

— Des Becchi.

— Viens-tu de la mission, par hasard ?

— Oui, monsieur l'abbé, j'y suis allé pour entendre les missionnaires.

— Mais tu n'as rien compris, sans doute ; un sermon de ta maman te serait plus utile !

— Maman me fait de bonnes prédications, mais j'entends aussi avec plaisir celles des missionnaires, et je crois les comprendre.

— Bah ! c'est impossible ; si tu me dis

— Prêtre, s'il plaît à Dieu.

— Et dans quel but ?

— Pour instruire les enfants, les aimer, leur enseigner la religion. Il y en a tant qui ne sont pas mauvais ! s'ils le deviennent, c'est parce qu'on ne s'occupe pas d'eux.

Ce parler franc et résolu, dans un enfant de cet âge, fit une vive impression sur le saint prêtre.

Arrivés à l'endroit où l'on devait se séparer : « Bon courage, dit-il à Jean, au revoir ; nous aviserons aux moyens de secourir tes bonnes dispositions. Viens me trouver, dimanche soir, avec ta mère, nous arrangerons tout avec la grâce de Dieu. »

On imagine aisément la joie de Marguerite à cette bonne nouvelle. Le dimanche soir, la mère et le fils étaient au rendez-vous.

En apercevant Marguerite, Don Calosso s'écrie : Mais votre fils est un prodige de mémoire ! il faut le mettre aux études et sans retard. »

Marguerite n'était pas difficile à convaincre.

L'excellent homme se chargea de faire lui-même la classe un jour de la semaine.

Jean eut bientôt achevé le cours de grammaire italienne, et, à Noël, il commençait l'étude du latin.

Le premier pas fut assez difficile à franchir ; mais, l'obstacle vaincu, le reste marcha à souhait, tant l'esprit de l'écolier était solide et sa mémoire indéfectible.

La mère et l'enfant étaient au comble de leurs vœux.

Don Calosso portait à Jean une si grande affection, que, souvent, il lui répétait :

« Ne crains rien pour l'avenir ; tant que je vivrai, tu ne manqueras de rien, et, à la mort, je ne t'oublierai pas. »

Un coup de foudre vint, hélas ! briser ces espérances.

Un matin d'avril 1828, Don Calosso avait confié à son élève une commission assez importante. Jean venait d'arriver chez les parents du saint prêtre et s'acquittait de la commission, lorsqu'une personne arrive en toute hâte et le presse de revenir auprès de son bienfaiteur, fort malade, qui le réclamait instamment.

Jean ne court pas, il vole, il arrive, mais, trop tard ! son maître bien-aimé avait été frappé d'apoplexie. Don Calosso reconnaît son cher enfant, il essaye par des signes, de lui faire comprendre ses dernières volontés, mais en vain ; il ne put articuler un mot, et après deux jours d'agonie, il s'endormit dans la paix du Seigneur.

La réalisation des projets si chers à la mère et au fils semblait désormais impossible. La mort de Don Calosso

Si Jean l'interrogeait là-dessus, sa réponse était invariable :

« Je ne veux que le salut de ton âme, le reste m'importe peu. »

Pour entrer aux Franciscains, Jean était obligé de se munir des attestations d'usage, et, par conséquent, il dut confier à son curé sa détermination.

Le bon curé n'eut rien de plus pressé que de courir aux Becchi et d'informer Marguerite. Il lui fit observer que le champ du diocèse était vaste, que les ouvriers étaient peu nombreux, et que Jean pouvait faire un grand bien dans le ministère paroissial ; puis il ajouta les raisons humaines qui devaient achever, à son avis, de convaincre Marguerite :

« Jean a reçu de Dieu des dispositions peu ordinaires, il peut réussir et briller dans la carrière ecclésiastique ; la voie des honneurs et de l'aisance lui est ouverte. Vous n'êtes pas riche, les années s'accroissent, la vieillesse arrive, qui prendra soin de vous, s'il entre en religion ? Prenez donc en mains vos intérêts et travailler avec moi à l'éloigner du couvent. »

(A suivre.)

A NOS LECTEURS

Un avis, publié en tête de la première page de ce numéro, annonce que nous demandons un associé. C'est un homme du métier que nous voulons nous adjoindre, joignant aux qualités morales l'expérience de son art, capable de conduire le département des presses et l'atelier de typographie, et étant en mesure et ayant la volonté, s'il n'a pas de capital en argent à offrir, de payer son apport social par des sacrifices de temps et de travail. Nous avons toujours prêché l'association et nous demandons un associé, mais nous ne voulons pas nous lier où nous laisser lier comme un aveugle : c'est pourquoi nous exigeons de bonnes recommandations.

* *

C'est le commencement de la fin. Il nous faut lâcher (c'est le mot !) le journal *L'Association*. Nos raisons sont diverses ; il nous suffira pour le moment d'en formuler une seule : pas assez d'encouragement. Aux vaillants cœurs qui nous ont aidé, en quelque manière que

NEW-YORK LIFE

Cie. d'Assurance sur la Vie

Capitaux placés — \$105,000,000.00

Actif en Canada — \$ 2,011,235.93

Revenu total \$ 29,163,266.24

Payé aux porteurs de polices et à leurs ayants-droit 129,344,058.87

Nouvelles Assurances

souscrites 151,119,088.00

Assurances en vigueur 495,601,970.00

MICHAUD, HUDON & DALY,

Agents généraux pour le département français.

BUREAU PRINCIPAL :
Bâtisse "NEW YORK LIFE,"
MONTREAL
DAVID BURKE,

Directeur général pour le Canada.

N. B.—Des personnes de tact et d'énergie peuvent se créer position lucrative, comme agents, en s'adressant à MM MICHAUD, HUDON & DALY ;

5 juillet 1892—1a

FRANK PENNEE

119 RUE ST-PIERRE

Agent et Inspecteur,

pour Québec et le District de

Québec, de la

Canada Life Assurance Company

ET DE LA

Manufacturers' Accident Insurance Co

5 juillet 1890 1 an.

CIGARES ET BOISSONS
DE PREMIER CHOIX

REFAS A TOUTE HEURE

HOTEL HOTEL HOTEL HOTEL HOTEL

— DU —

CLUB DE CHASSE ET DE PECHE

mission.

Un enfant de petite taille, les cheveux épais et frisés, la tête nue, au maintien ferme et modeste, cheminant en silence, attira vite son attention.

Le bon prêtre ne pouvait en détacher les yeux ; il l'appela et le dialogue suivant s'engagea :

— D'où es-tu, mon enfant ?

— Des Becchi.

— Viens-tu de la mission, par hasard ?

— Oui, monsieur l'abbé, j'y suis allé pour entendre les missionnaires.

— Mais tu n'as rien compris, sans doute ; un sermon de ta maman te serait plus utile !

— Maman me fait de bonnes prédications, mais j'entends aussi avec plaisir celles des missionnaires, et je crois les comprendre.

— Bah ! c'est impossible ; si tu me dis quatre mots du sermon, je te donne quatre sous.

— Que désirez-vous que je vous dise ? la première ou la deuxième instruction ?

— Comme il te plaira. Quel était le sujet de la première ?

— Le prédicateur a prêché sur la nécessité de se donner à Dieu et de ne pas différer sa conversion.

— Et comment a-t-il développé ses pensées ?

— Le voici :

“ L'homme qui diffère sa conversion court le plus grand péril, car le *temps*, la *grâce* et la *volonté* peuvent lui manquer.”

Et pendant une demi-heure et au delà, Jean continue à discourir au milieu des braves campagnards qui, serrés autour de lui, l'écoutaient avec un vif plaisir.

Le bon prêtre, émerveillé, le presse de questions :

— Quel est ton nom ? Que font tes parents ? Vas-tu à l'école ? Depuis quand ?

— Je m'appelle Jean Bosco. J'étais petit enfant quand mon père est mort. Ma mère est veuve et nous sommes cinq à la maison. J'ai appris à lire et je sais écrire un peu.

— Tu n'as pas commencé *Donato* ?

— Non, monsieur l'abbé.

— Te plairait-il d'étudier ?

— Beaucoup, beaucoup.

— Qui t'en empêche ?

— Mon frère Antoine.

— Et pourquoi ?

— Il dit que c'est inutile, et qu'il vaut mieux travailler aux champs.

— Et que veux-tu devenir ?

je vivrai, tu ne manquera de rien, et, à la mort, je ne t'oublierai pas.”

Un coup de foudre vint, hélas ! briser ces espérances.

Un matin d'avril 1828, Don Calosso avait confié à son élève une commission assez importante. Jean venait d'arriver chez les parents du saint prêtre et s'acquittait de la commission, lorsqu'une personne arrive en toute hâte et le presse de revenir auprès de son bienfaiteur, fort malade, qui le réclamait instamment.

Jean ne court pas, il vole, il arrive, mais, trop tard ! son maître bien-aimé avait été frappé d'apoplexie. Don Calosso reconnaît son cher enfant, il essaye par des signes, de lui faire comprendre ses dernières volontés, mais en vain ; il ne put articuler un mot, et après deux jours d'agonie, il s'endormit dans la paix du Seigneur.

La réalisation des projets si chers à la mère et au fils semblait désormais impossible. La mort de Don Calosso était pour eux un désastre humainement irréparable.

L'élève pleurait sans cesse le maître bien-aimé. Marguerite, effrayée pour sa santé, l'envoya quelques semaines chez son grand père, à Caprighio.

Quelques mois après, Jean put fréquenter l'école publique de Castelnuovo. Il avait alors 13 ans.

Étudier seul à la maison, fréquenter l'école publique, recommencer la grammaire italienne, tout cela fut une rude épreuve pour notre écolier.

Des Becchi à Castelnuovo il y a loin, et quatre fois par jour il fallait faire la route ; c'était vingt kilomètres à parcourir, et les chemins étaient souvent impraticables.

Par raison d'économie et pour avoir l'enfant sous ses yeux, Marguerite avait éloigné le moment de la séparation. Il fallut en prendre son parti.

Elle le mit en pension chez un brave homme de Castelnuovo, et lui laissa pour adieu :

“ Aime bien la Madone ! ”

Tout allait à merveille quand le professeur de Jean fut nommé curé de Mondonio en 1829. Sans hésiter, Marguerite envoya son fils à l'école publique de Chieri, en le mettant en pension dans une honnête famille qui l'accueillit avec joie.

Jean termina ses études de latin avec succès.

Le moment de choisir un état de vie, moment solennel, était arrivé. Le jeune homme déclara que la vocation de prêtre séculier n'était pas la sienne, et que la vie du clêtre, vie de méditation et d'étude, allait mieux à ses goûts.

Dans la question si grave de la vocation, Marguerite n'essaya jamais d'influencer son

durir le département des presses et l'atelier de typographie, et étant en mesure et ayant la volonté, s'il n'a pas de capital en argent à offrir, de payer son apport social par des sacrifices de temps et de travail. Nous avons toujours prêché l'association et nous demandons un associé, mais nous ne voulons pas nous lier ou nous laisser lier comme un aveugle : c'est pourquoi nous exigeons de bonnes recommandations.

* *

C'est le commencement de la fin. Il nous faut lâcher (c'est le mot !) le journal l'Association. Nos raisons sont diverses ; il nous suffira pour le moment d'en formuler une seule : pas assez d'encouragement. Aux vaillants cœurs qui nous ont aidé, en quelque manière que ce soit, nous offrons l'expression de notre gratitude. Quelques-uns, et nous les connaissons bien ceux-là, se sont imposé de réels sacrifices pour nous assister dans notre œuvre. Avec nous, ils ont servi, à leurs dépens, un public froid, indifférent, égoïste. Ils sont des hommes de dévouement : *rari nantes in gurgite vasto*. A ceux-là plus particulièrement, mais aussi à nos chers collaborateurs et à nos fidèles abonnés, MERCI !

Nous sommes à voir à certains arrangements qui, si nous réussissons, procureront à nos abonnés et à nos annonceurs le service hebdomadaire d'une autre feuille ayant la même mission que la nôtre. Une prochaine édition du journal l'Association leur fera connaître le résultat de nos recherches.

ASSURANCE
ROYALE CANADIENNE
FEU ET MARINE
THOMAS ROY, Gérant
Branche de Québec, Bureau :
119 RUE ST-PIERRE
BASSE-VILLE, QUEBEC.

5 juillet 1890—1a

119 RUE ST-PIERRE
Agent et Inspecteur,
pour Québec et le District de
Québec, de la
Canada Life Assurance Company

ET DE LA

Manufacturers' Accident Insurance Co

5 juillet 1890 1 an.

CIGARES ET BOISSONS
DE PREMIER CHOIX

REPAS A TOUTE HEURE

H O T E L

— DU —

CLUB DE CHASSE ET DE PECHE

— DU —

CHENAL DE MOINE

Ch. place Jacques-Cartier,

Prix LATRAVERSE

Montréal.

Propriétaire.

A deux pas du débarcadère des bateaux à vapeur.

Montréal, 5 juillet 1a

Pilules Antibiliauses.



MARQUE DE COMMERCE

Du Dr NEY

Remède par excellence contre les Affections Biliauses : Torpeur du foie, Excès de bile et autres indispositions qui en découlent : Constipation, Perte d'appétit, Maux de tête, Etc.

Le Dr D. Marsolais, praticien distingué, écrit ce qui suit :

Voilà plusieurs années que je fais usage des Pilules Antibiliauses du Dr Ney et je me trouve très bien de leur emploi.

Je ne puis que faire l'éloge de leur composition que vous avez bien voulu me faire connaître. Ne contenant pas de mercure, elles peuvent être administrées sans danger dans une foule de cas où les pilules mercurielles seraient tout à fait nuisibles.

Non-seulement je fais un usage considérable de ces Pilules pour mes patients, mais j'elles ai aussi employées en maintes circonstances pour moi-même et le résultat a été des plus satisfaisants.

C'est donc avec plaisir que j'en recommande l'usage aux personnes qui ont besoin d'un purgatif DOUX, EFFECTIF, ET INOFFENSIF.

Lavaltrie, 1er mai 1887. Dr D. MARSOLAIS.

EN VENTE PARTOUT

SEUL PROPRIÉTAIRE

L. ROBITAILLE, Chimiste
JOLIETTE, P. Q.

PRIX SEULEMENT 25 CTS LA BOITE.

LA NEW YORK

ACTIF total au Canada, \$ 2,011,235.93
Y compris le dépôt au
gouvernement, de 1,064,681.45
Montant d'assurances en
force au Canada 14,320,863.00

BONS AGENTS demandés pour la
cité et le district de Québec.

S'adresser au soussigné :

DAVID SMITH,

Agent général,

Rue St-Pierre, Québec

5 juillet 1890. 1a

CIGARE C. M. B. A.

Ce cigare a fait les délices des délégués de la convention
du Grand Conseil de la C. M. B. A., tenue à Montréal, en
septembre dernier. Les membres de la succursale 29, d'Ot-
tawa, ont su l'apprécier lorsque M. le chevalier Campeau,
délégué suprême, leur en a présenté des spécimens.
Bien que manufacturé au Canada, ce cigare ne contient
que du PUR TABAC DE LA HAVANE. De tous les cigares
à 5 cts, le cigare C. M. B. A. est assurément le meilleur.
Membres de la C. M. B. A., ce cigare vous est présenté par
l'un des vôtres, par un frère; veuillez donc lui faire un
accueil FRATERNEL.

FRÈRES, veuillez bien choisir dans votre localité une
maison de commerce recommandable qui se charge de la
vente du cigare C. M. B. A., et faire connaître le nom de
cette maison à la succursale No. 101, Trois-Rivières, ains
qu'à moi-même.

EDOUARD MAILLIOT

Membre de la succursale No. 101.

13 déc., 6 m.

PHOTOGRAPHIES

AVANTAGES EXCEPTIONNELS

Offerts au public de la ville et de la
campagne.

C'est avec un grand plaisir que nous
annonçons à nos lecteurs et au public en
général que M. Georges-Arthur GAU-
THIER dit LAROUCHE, Professeur,
chez les Frères de la Doctrine Chrétienne à
Saint-Roch, s'étant muni de bons instru-
ments photographiques, s'occupera plus que
jamais de photographie comme amateur,
promettant de donner pleine et entière
satisfaction à tout le monde. Il recevra
avec plaisir toutes les commandes qu'on
voudra bien lui donner d'ici au temps des
vacances au

Notre imprimerie est
maintenant installée au
complet au poste occupé
autrefois par MM. Ménard
& Turcotte, No 59 rue St-
Joseph, vis-à-vis le bureau
de poste de St-Roch de
Québec.

L'on peut y faire exé-
cuter tout genre quelcon-
que d'impressions : livres,
brochures, circulaires, fac-
tums, en-têtes de comptes,
cartes d'affaires et de visi-
tes, blancs de pièces pour
avocats et pour notaires,
memorandums, etc., etc.,
etc.

Directeur-propriétaire :-
M. Philippe Masson, No.
59 rue St-Joseph, à St-
Roch de Québec.

HOTEL RIENDEAU,

CI-DEVANT

Hôtel St-Nicolas

58-60 Place Jacq-Cartier,

MONTREAL

Situation des plus centrales.
Chambres spacieuses, meublées à
neuf. Menus variés et excellents.
Primeurs de toutes les saisons.
Vins, Liqueurs et Cigares
de premier choix.

Telephone—Bell 1603. Federal, 738

JOS. RIENDEAU, Prop

LA LOTERIE DE LA PROVINCE DE QUEBEC AUTORISÉE PAR LA LÉGISLATURE

TIRAGE BI-MENSUELS EN 1891.

3 et 17 Juin
1 " 15 Juillet
5 " 19 Août
2 " 16 Septembre

7 et 21 Octobre
4 " 18 Novembre
2 " 16 Décembre

3134 LOTS
VALANT \$52,740.00

GROS LOT
VALANT \$15,000.00

Le Billet \$ 1.00

11 Billets 10.00

Demandez les circulaires.

NOMENCLATURE DES LOTS

1 Lot valant	\$15,000.00	\$15,000.00
" "	5,000.00	5,000.00
" "	2,500.00	2,500.00
1 "	1,250.00	1,250.00
2 Lots "	500.00	1,000.00
5 " "	250.00	1,250.00
25 " "	50.00	1,250.00
100 " "	25.00	500.00
200 " "	15.00	1,000.00
500 " "	10.00	5,000.00

LOTS APPROXIMATIFS

100 " "	25.00	2,500.00
100 " "	15.00	1,500.00
100 " "	10.00	1,000.00
999 " "	5.00	4,995.00
999 " "	5.00	4,995.00

3134 Lots valant \$52,740.00

S. E. LEFEBVRE, Gérant.

81, rue St-Jacques, Montréal, Canada.

VICTOR MARIER, AGENT

132, Rue d'Aiguillon, Québec.

DON BOSCO

: 000 :

DON BOSCO, mort le 31 janvier 1888, c'est-à-dire il y a trois ans seulement, a été
l'une des plus grandes merveilles de notre temps. Notre-Dame Auxiliatrice, dont il fut
toute sa vie le dévot serviteur, en fit l'instrument tout spécial de son maternel amour
pour les hommes, surtout pour les plus pauvres et les plus déshérités, et Celle qui nous
adopta pour ses enfants au pied de la Croix de son Divin Fils mourant pour nous, se
montra toujours attentive aux prières de Don Bosco et accomplit d'innombrables pro-
diges de miséricorde en faveur des âmes que son distingué serviteur lui recommandait.
Grand nombre de ces prodiges, encore tout récents, sont racontés dans la vie de

DON BOSCO

par le Docteur D'Espiney, ouvrage approuvé par les Salésiens dont le vénéré Jean Bosco
ce livre renferme sont donc parfaitement

PHOTOGRAPHIES

AVANTAGES EXCEPTIONNELS

Offerts au public de la ville et de la campagne.

C'est avec un grand plaisir que nous annonçons à nos lecteurs et au public en général que M. Georges-Arthur GAUTHIER dit LAROUCHE, Professeur, chez les Frères de la Doctrine Chrétienne à Saint-Roch, s'étant muni de bons instruments photographiques, s'occupera plus que jamais de photographie comme amateur, promettant de donner pleine et entière satisfaction à tout le monde. Il recevra avec plaisir toutes les commandes qu'on voudra bien lui donner d'ici au temps des vacances au

No 100 RUE DU PONT,

entre 11½ heures A. M. à 12½ heures P. M. et depuis 7½ heures P. M., M. GAUTHIER dit LAROUCHE, pendant les mois de Juillet et d'Août, travaillera dans les campagnes avec bonnes conditions.

LE REMEDE DU PERE MATHIEU!



L'ANTIDOTE DE L'ALCOOL ENFIN TROUVE!
ENCORE UNE DECOUVERTE!

LE REMEDE DU PERE MATHIEU

guérit radicalement et promptement l'intempérance et déracine tout désir des liqueurs alcooliques. Le lendemain d'une fête ou de tout abus des liqueurs écumantes, une seule cuillerée à thé fera disparaître entièrement la dépression mentale et physique. C'est aussi un remède certain pour toute Fièvre, Dyspepsie, Torpeur du Foie, ayant une cause autre que l'intempérance.

Vendu par les Pharmaciens, \$1.00 la bouteille.
S. LACHANCE, seul propriétaire,
1538 et 1540 Rue Ste-Catherine, Montréal.

HOTEL RIENDEAU,

(CI-DEVANT

Hôtel St-Nicolas

58-60 Place Jacq-Cartier,
MONTREAL

Situation des plus centrales.
Chambres spacieuses, meublées à neuf. Menus variés et excellents.
Primeurs de toutes les saisons.
Vins, Liqueurs et Cigares de premier choix.

Telephone—Bell 1603. Federal, 738

JOS. RIENDEAU, Prop

5 juillet 1890—1a

HOTEL ST-LOUIS

(CI-DEVANT OCCUPÉ PAR M. JOSEPH RIENDEAU)

64 RUE ST-GABRIEL 64

MONTREAL

Cet hôtel vient d'être ouvert par MM JOHN JOHNSON & Cie, déjà si avantageusement connus. M. J. Johnson a fait précédemment sa marque à Ottawa, où il a tenu un hôtel qui figurait au premier rang parmi les établissements de ce genre.

La table est des mieux servies. Primeurs de toutes les saisons.

Chambres spacieuses, magnifiquement meublées à neuf, et dans lesquelles les voyageurs et les touristes jouissent de tout le confort désirable.

Le personnel est au grand complet et se distingue par une attention et une politesse tout à fait remarquables.

Vins,
Liqueurs,
Cigares,
Etc., Etc., Etc.,
Tous de premier choix

PLACE DES PLUS CENTRALES

J. JOHNSON & CIE,

64, Rue Saint-Gabriel, Montréal.

6 sept.—1 a.

DON BOSCO

— : 000 : —

DON BOSCO, mort le 31 janvier 1888, c'est-à-dire il y a trois ans seulement, a été l'une des plus grandes merveilles de notre temps. Notre-Dame Auxiliatrice, dont il fut toute sa vie le dévot serviteur, en fit l'instrument tout spécial de son maternel amour pour les hommes, surtout pour les plus pauvres et les plus déshérités, et Celle qui nous adopta pour ses enfants au pied de la Croix de son Divin Fils mourant pour nous, se montra toujours attentive aux prières de Don Bosco et accomplit d'innombrables prodiges de miséricorde en faveur des âmes que son distingué serviteur lui recommandait.

Grand nombre de ces prodiges, encore tout récents, sont racontés dans la vie de

DON BOSCO

par le Docteur D'Espiney, ouvrage approuvé par les Salésiens dont le vénéré Jean Bosco fut le fondateur et le père. Les récits que ce livre renferme sont donc parfaitement authentiques, et méritent une confiance absolue. On y lit conversions extraordinaires, guérisons inespérées, secours providentiels multipliés sous toute les formes, multiplication des pains et des hosties; on y voit un moribond sortir subitement du lit qu'il gardait depuis trois ans pour aller à la banque et en rapporter à Don Bosco une somme considérable qui était requise pour payer les ouvriers construisant l'église de Notre-Dame Auxiliatrice à Turin. Et puis, en outre, les récits de vocations révélées et de mille autres merveilles de grâces sont semés à profusion, avec mention de l'année, du lieu et des personnes! Et tout cela est arrivé de nos jours! Non, la Vierge, mère de Dieu, n'est pas moins puissante ni moins bonne aujourd'hui, qu'au jour des noces de Cana, où, à sa voix, le divin Jésus transformait l'eau en vin exquis.

LA VIE DE DON BOSCO,

par le Docteur d'Espiney, a déjà été publiée à des milliers et des milliers d'exemplaires, mais cet ouvrage prend un regain d'actualité toute nouvelle, maintenant qu'il s'agit déjà de la cause de béatification de Don Bosco, mort seulement depuis un peu plus de trois ans. Aussi une **édition nouvelle**, revue minutieusement et AUGMENTÉE de plusieurs traits intéressants, est actuellement sous presse, et L'IMPATIENCE avec laquelle elle est attendue fait penser qu'elle sera presque aussi vite épuisée que parue. Nous engageons donc nos lecteurs, qui la désirent, à adresser **DÈS MAINTENANT, et sans tarder**, leurs demandes.

Nous nous chargerons d'adresser immédiatement à l'Oratoire Salésien de Turin, la commande de toute personne qui nous fera parvenir par MANDAT POSTAL la somme de

\$ 0.90	pour	Une Copie
4.80	“	Six Copies
9.00	“	Douze Copies

☞ Cette édition se vend au profit des ORPHELINS de Don Bosco

P. MASSON,

Éditeur-Propriétaire de L'ASSOCIATION.

59 Rue St-Joseph, St-Roch, QUÉBEC.

FEUILLETON

CONFESSIONS
D'UN OUVRIER

(suite)

X

—Tonnerre ! il n'y a donc plus de cervelle là-dedans ! murmura-t-il avec une sorte de rage ; pardon, excuse, les amis c'est la faute à Pierre Henri... il m'a fait trop boire, mais n'importe ! j'aurais pas dû oublier votre chagrin.

Il s'assit et resta quelque temps dans une espèce d'accablement. Je lui demandai encore si ses affaires l'inquiétaient.

—Pourquoi ça, reprit-il brusquement, est-ce que je me suis plaint, est-ce que j'ai demandé quelque chose !

Et se radoucissant tout à coup :

—Tiens, ne parlons plus d'affaires, continuait-il : causons de toi, de Geneviève... Vous êtes toujours heureux, pas vrai ? quand on s'aime, qu'on est jeune et qu'on ne doit rien !... Ah ! si j'étais à vos âges, moi ! Mais quoi ! on ne peut pas être et avoir été, chacun son tour ; j'ai déjà vu filer une partie de ceux de mon temps... ton père Jérôme, Madeleine, et bien d'autres encore ! Au diable la tristesse ! vivons jusqu'à la mort.

J'étais étonné de ces propos décousus. Mauricet n'avait pas assez bu pour être troublé à ce point ; sa gaieté ne me rassurait pas ; je lui trouvais un air égaré qui m'inquiétait. Comme il riait tout seul ; il s'arrêta bientôt. Geneviève lui parla doucement de ses enfants qui étaient en province, et dont le petit commerce prospérait.

Alors il s'attendrit, et fit longtemps leur éloge ; puis, s'interrompant tout à coup, il se leva avec un effort désespéré, et dit d'une voix entrecoupée :

—Allons, les amis... assez causé... le moment est venu d'aller à mes affaires.

Il chercha quelque temps son chapeau qui était devant lui, le mit en tâtonnant comme s'il n'eût pu trouver sa tête, fit un pas vers la porte, puis s'arrêta pour tirer sa montre qu'il déposa sur les papiers.

—J'aime mieux te laisser le tout, me dit-il en balbutiant... je pourrais les perdre, ici c'est plus sûr.

encore, puis tourna brusquement vers une des cales qui descendent à la rivière. Geneviève me serra le bras avec un cri étouffé.

La même pensée nous était venue à tous deux. Nous courûmes ensemble. La nuit était déjà noire ; Mauricet glissait devant nous comme une ombre ; il s'enfonça sous une des arches du pont. Quand j'arrivai, il venait de quitter son habit et il s'approchait de l'eau qui s'engouffrait aux pieds de la pile en formant un grand remous. Il entendit venir, il voulut se jeter en avant, je n'eus que le temps de le saisir par le milieu du corps. Il se retourna avec une malédiction, l'obscurité l'empêchait de me voir ; il reconnut seulement ma voix.

—Que fais-tu ici ! Que veux-tu ! s'écria-t-il ; ne t'avais-je pas dit de me laisser ! Bas les mains, Pierre Henri, mille tonnerres ! je te dis de me lâcher.

—Non, je ne vous quitterai plus, m'écriai-je, en m'efforçant de le ramener vers la berge.

Il fit un effort pour se dégager.

—Mais tu n'as donc pas compris, malheureux que j'étais perdue ! s'écria-t-il ; je ne peux plus faire honneur à ma signature ! que maudit soit le jour où j'ai appris à la mettre sur le papier ! Tant que je n'ai passé l'écrire, j'ai gardé ma réputation fidèlement ; je ne l'ai pas engagée sur ces billets, que Dieu confonde ! mais à cette heure la chose est faite, il n'y a plus à reculer, faut être banqueroutier ou mort ; j'ai choisi ! ne m'obstinez pas, Pierre Henri, je suis dans un moment, vois-tu, où rien ne m'arrêterait ; je suis capable de tout ; au nom de Dieu ou du diable ! laisse-moi !

Il se débattait avec rage ; malgré ma résistance, il allait m'échapper, quand Geneviève lui jeta les deux bras autour du cou et s'écria :

—Mauricet, pensez à vos enfants !

Ce fut comme un coup de massue. Le malheureux poussa un gémissement ; je le sentis chanceler et il tomba assis sur la grève. Nous entendîmes qu'il pleurait.

Geneviève se mit à genoux d'un côté, moi de l'autre, et nous commençâmes à l'encourager en pleurant avec lui ; mais je ne trouvai rien de bon à dire, tandis que chaque mot de Geneviève lui allait jusqu'au cœur. Il n'y a que les femmes pour cette science-là. Le maître compagnon, tout à l'heure si terrible, n'était plus qu'un enfant incapable de résister. Il nous raconta, en sanglotant, tout ce qu'il avait

ses actes et de ses renseignements ; mais j'eus beau retourner les chiffres et refaire les calculs, le déficit restait toujours à peu près le même. En continuant l'affaire engagée, il y avait bien chance de rattraper le tout et d'étaler, comme on lit dans le jargon du métier ; mais pour cela il fallait de l'argent ou du crédit, et où en trouver ? J'avais beau me creuser le cerveau, aucun moyen ne se présentait. J'essayai pourtant dès le lendemain, mais toutes mes tentatives furent inutiles ; je fus renvoyé de l'un à l'autre avec force rebuffades. En me voyant prendre tellement à cœur les affaires de Mauricet, on m'y croyait intéressé, et je me nuisais sans le servir.

Cependant je persistai, décidé à remplir mon devoir jusqu'au bout. Le maître maçon était tombé dans un découragement muet ; on ne pouvait attendre de lui aucune recherche, ni aucun effort. Quand j'essayais de le remettre sur pied, il me disait simplement :

—J'ai les jarrêts coupés, laisse-moi où je suis !

Et je ne pouvais pas obtenir autre chose. J'étais au bout de mes imaginations, quand je me souvins du riche entrepreneur qui m'avait autrefois encouragé à m'instruire. J'y avait souvent pensé dans mes propres embarras, mais sans vouloir lui demander secours. Je me rappelai toujours notre première entrevue, dans laquelle il m'avait prouvé que la réussite était la récompense du zèle et du talent ; aller lui avouer qu'on avait échoué, c'était convenir qu'on s'était montré négligent ou incapable ; à tort ou à raison, j'avais toujours reculé pour mon compte devant cette confusion ; pour Mauricet, j'eus moins de scrupule.

Je craignais que le millionnaire n'eût oublié ma figure ; mais dès le premier coup d'œil, il me reconnut. C'était déjà quelque chose ; cependant je me troublai quand il fallut dire le motif de ma visite. J'avais bien préparé mon discours ; au moment de le débiter je m'embrouillai. L'entrepreneur comprit que j'étais dans de mauvaises affaires, et que je venais lui demander de l'argent ; je le vis froncer le sourcil et serrer les lèvres comme un homme qui se met en défiance ; cela me redonna subitement courage.

—Faites attention que je ne viens point pour moi, m'écriai-je, mais pour un brave compagnon, qui m'a quasiment servi de

béer. Liquidation faite, il ne me resta que du papier timbré ! J'avais satisfait à tous mes engagements, mais je me trouvais pour la seconde fois ruiné !

J'allais encore reprendre la truelle, quand un architecte sous lequel j'avais travaillé me proposa de quitter Paris et d'aller m'établir à Montmorency. Il m'y assurait des travaux pour la saison et promettait de me pousser.

—Le pays est bon, me dit-il : il n'y a qu'un maître maçon, habile ouvrier, mais brutal, et dont on se sert faute de mieux. Avec un peu d'efforts, la meilleure partie du travail vous viendra. Ici vous végérez toujours entre les gros entrepreneurs qui vous étouffent : il vaut mieux être un arbre parmi les buissons, qu'un buisson dans la forêt.

Je sentais trop bien ces raisons pour hésiter ; tout fut bientôt conclu. L'architecte me mena aux travaux, m'expliqua ce que je devais faire, et je revins à Paris pour chercher Geneviève.

Le moment du départ fut rude : c'était la première fois que je quittais la grande ville ! J'étais accoutumé à sa crotte et à ses pavés, comme le paysan à la verdure ou à l'odeur des foins. J'avais mes rues d'habitude où je passais tous les jours ; mon œil était fait aux gens et aux maisons ; tout était devenu, par le long usage, comme une part de moi-même : abandonner Paris, c'était déménager à la fois mes goûts, mes souvenirs, ma vie entière. Les voisins, qui nous connaissaient depuis longtemps, vinrent sur leurs portes pour nous dire adieu : quelques-uns nous plaignaient ! cela me fit faire bon visage, je les saluai en riant. Pour rien au monde, je n'aurais voulu laisser voir ma tristesse ; je sentais bien que ce départ forcé était une humiliation ; il prouvait que le mauvais sort avait été plus fort que moi ; je voulais protester contre la défaite en ayant l'air de ne pas la sentir. Quant à Geneviève, qui avait moins de regrets, elle ne songeait pas à cacher qu'elle pleurait. Chargée de paniers et de paquets, la pauvre femme répondait à tous les saluts et à tous les souhaits d'heureux voyage par des remerciements accompagnés de soupirs. Elle s'arrêta à chaque porte pour embrasser une dernière fois les enfants ! Je n'ai pu me défendre de pleurer et j'allais toujours en riant, afin de ne donner une contenance. Enfin, en détournant de la rue, quand la dernière maison du faubourg eut disparu, je respirai plus librement.

troublé à ce point ; sa gaieté ne me rassurait pas ; je lui trouvais un air égaré qui m'inquiétait. Comme il riait tout seul ; il s'arrêta bientôt. Geneviève lui parla doucement de ses enfants qui étaient en province, et dont le petit commerce prospérait.

Alors il s'attendrit, et fit longtemps leur éloge ; puis, s'interrompant tout à coup, il se leva avec un effort désespéré, et dit d'une voix entrecoupée :

—Allons, les amis.... assez causé.... le moment est venu d'aller à mes affaires.

Il chercha quelque temps son chapeau qui était devant lui, le mit en tatonnant comme s'il n'eût pu trouver sa tête, fit un pas vers la porte, puis s'arrêta pour tirer sa montre qu'il déposa sur les papiers.

—J'aime mieux te laisser le tout, me dit-il en balbutiant.... je pourrais les perdre, ici c'est plus sûr.

Nous essayâmes de le retenir, il refusa ; je voulus alors le reconduire, il se fâcha et partit brusquement ; mais arrivé à moitié l'escalier il revint sur ses pas.

—Allons, mille diables ! dit-il, ne nous quittons pas sur un mauvais mouvement ?

Il embrassa ma femme, me serra la main et disparut.

Nous étions restés sur le palier, tout émus et tout inquiets. Quand on n'entendit plus ses pas dans l'escalier, Geneviève se tourna vivement vers moi :

—Mon Dieu ! Pierre Henri ; il y a quelque chose, me dit-elle.

—C'est mon idée, répondis-je.

—Il ne faut pas laisser Mauricet tout seul.

—Mais il se fâchera si je veux le suivre.

—Allons ensemble ! reprit-elle, en nouant son bonnet et rajustant son petit châle de laine.

Je courus chercher mon chapeau et nous descendîmes. La nuit était venue, on n'apercevait plus Mauricet ; nous prîmes notre course jusqu'à la première rue qui tournait. Là, par bonheur, nous reconnûmes le maître compagnon qui suivait les maisons. Il marchait d'un pas tantôt vif, tantôt ralenti en faisant des gestes et en parlant tout haut, mais nous ne pouvions entendre ce qu'il disait. Il suivit plusieurs rues au hasard, revenant sur ses pas, comme un homme qui ne prend garde à sa route. Enfin, il atteignit les halles, et, de là, se dirigea vers les quais.

Arrivé au pont du Châtelet, il s'arrêta

du diable ! laisse-moi !

Il se débattait avec rage ; malgré ma résistance, il allait m'échapper, quand Geneviève lui jeta les deux bras autour du cou et s'écria :

—Mauricet, pensez à vos enfants !

Ce fut comme un coup de massue. Le malheureux poussa un gémissement ; je le sentis chanceler et il tomba assis sur la grève. Nous entendîmes qu'il pleurait.

Geneviève se mit à genoux d'un côté, moi de l'autre, et nous commençâmes à l'encourager en pleurant avec lui ; mais je ne trouvai rien de bon à dire, tandis que chaque mot de Geneviève lui allait jusqu'au cœur. Il n'y a que les femmes pour cette science-là. Le maître compagnon, tout à l'heure si terrible, n'était plus qu'un enfant incapable de résister. Il nous raconta, en sanglotant, tout ce qu'il avait souffert depuis huit jours qu'il commençait à voir clair dans ses affaires ; je compris alors que son incapacité à tenir des comptes avait été la véritable cause de sa ruine. Emporté par le courant des entreprises, rien ne l'avait averti du danger et il ne l'avait connu qu'en faisant naufrage.

Je profitai de cette même ignorance pour persuader à Mauricet que tout n'était point désespéré, que sa situation offrait des ressources qu'il ne connaissait pas lui-même, et qu'il s'agissait seulement de la débrouiller. Le maître compagnon était, comme tous ceux qui affectent de mépriser l'écriture et les chiffres ; au fond, il leur croyait une puissance secrète à laquelle tout devait céder. Nous réussîmes donc à le ramener chez nous, sinon consolé, du moins raffermi.

A la vérité le péril n'était que reculé. Je savais que dès le lendemain les mauvaises pensées allaient revenir. Je craignais surtout l'espèce de honte que donnent les suicides manqués. De peur de laisser croire qu'on a été lâche, on revient à son idée première avec acharnement ; on regarde la mort comme le seul moyen de prouver son courage, et l'on met de l'amour propre à se tuer ! j'avais avertis Geneviève qui promit de veiller sans relâche. A vrai dire, elle seule pouvait le faire, sans irriter Mauricet ; les braves cœurs n'ont de force ni contre les femmes ni contre les enfants.

Quant à moi, j'avais à voir ce qu'on pouvait essayer pour éviter une débâcle. Je passai une partie de la nuit à établir le bilan du maître maçon, en me servant de

qu'on s'était montré négligent ou incapable ; à tort ou à raison, j'avais toujours reculé pour mon compte devant cette confusion ; pour Mauricet, j'eus moins de scrupule.

Je craignais que le millionnaire n'eût oublié ma figure ; mais dès le premier coup d'œil, il me reconnut. C'était déjà quelque chose ; cependant je me troublai quand il fallut dire le motif de ma visite. J'avais bien préparé mon discours ; au moment de le débiter je m'embrouillai. L'entrepreneur comprit que j'étais dans de mauvaises affaires, et que je venais lui demander de l'argent ; je le vis froncer le sourcil et serrer les lèvres comme un homme qui se met en défiance ; cela me redonna subitement courage.

—Faites attention que je ne viens point pour moi, m'écriai-je, mais pour un brave compagnon, qui m'a quasiment servi de père, et que vous connaissez, le père Mauricet. Ce qu'il vous demande, ce n'est ni une avance, ni un sacrifice, mais seulement de lui sauver la honte d'une faillite, sans vous faire tort. Il s'agit d'une bonne action qui ne vous rapportera rien peut-être, mais qui ne doit non plus vous rien coûter.

—Voyons, dit l'entrepreneur, qui continuait à me regarder.

Je lui expliquai alors rapidement toute l'affaire, sans faire de phrases, mais sans perdre le fil de mon discours, et comme un capitaliste qui discute avec son égal. La force de la volonté m'avait élevé au-dessus de moi-même. Il écouta tout, me fit plusieurs questions, demanda les pièces justificatives, et me renvoya au lendemain.

Je m'en allai, n'ayant plus d'espoir. La chose me semblait trop claire pour qu'on remit la réponse, si on eût voulu accepter. Cet ajournement n'avait certainement d'autre but que de donner au refus une apparence de réflexion. Je retournai pourtant à l'heure convenue.

—J'ai tout examiné, me dit l'entrepreneur, vos calculs sont justes, je me charge de l'affaire ! vous pourrez dire à Mauricet de venir me voir, c'est un brave homme, et nous lui trouverons un emploi dont il sera content.

XII

Après le départ de l'ami Mauricet, je m'occupai de terminer mes propres affaires. La justice avait enfin prononcé, et je pus mali-

nous plaigraient ! cela me fit faire bon visage, je les saluai en riant. Pour rien au monde, je n'aurais voulu laisser voir ma tristesse ; je sentais bien que ce départ forcé était une humiliation ; il prouvait que le mauvais sort avait été plus fort que moi ; je voulais protester contre la défaite en ayant l'air de ne pas la sentir. Quant à Geneviève, qui avait moins de regrets, elle ne songeait pas à cacher qu'elle pleurait. Chargée de paniers et de paquets, la pauvre femme répondait à tous les saluts et à tous les souhaits d'heureux voyage par des remerciements accompagnés de soupirs. Elle s'arrêta à chaque porte pour embrasser une dernière fois les enfants ! Je n'ai pu voir ni de ces enfants et j'allais toujours en sillant, afin de leur donner une contenance. Enfin, au détour de la rue, quand la dernière maison du faubourg eut disparu, je respirai plus librement.

Geneviève m'avait rejoint ; nous montâmes ensemble dans la voiture qui portait notre petit mobilier, et nous prîmes le chemin de Montrency. Dieu sait combien de malédictions j'adressai en marchant pendant le chemin, à l'entour du cheval et aux halles du conducteur. Le soir, je bouillais dans les robes. Cependant je me taisais ; j'aurais eu peur, si j'avais parlé, d'en trop dire. Geneviève faisait comme moi ; enfin nous arrivâmes à la tombée du jour.

Le petit logement que j'avais arrêté était au bas du village, dans une ruelle étroite où la charette eut peine à passer. J'ouvris la porte, mon cœur se serra ; je fis signe à Geneviève d'entrer, et je retournai aider le voiturier à décharger les meubles. Je ne voulais point voir le désappointement de la pauvre femme devant notre misérable réduit.

Elle comprit sans doute ce que je sentais ; car elle reparut bientôt sur le seuil avec un sourire, en déclarant que nous serions là à souhait. Elle-même aida à tout transporter et à tout mettre en place. Quand nous eûmes achevé, la nuit était close ; le voiturier repartit et nous restâmes seuls.

Notre logement se composait d'un rez-de-chaussée plus bas que la ruelle. Il avait été autrefois carrelé ; mais les tuiles brisées formaient alors une sorte de macadamage inégal et boueux. Une petite fenêtre donnant sur la cour du voisin apportait des odeurs de fumier, et une haute cheminée, qui occupait presque toute la largeur du

(à suivre)